

JOHAN HELIOT

LES FILS DE L'AIR

Flammarion

PARTIE I

Cap à l'Ouest

CHAPITRE I

C'est une révolution !

On tambourinait à la porte. Des coups violents ébranlaient le panneau de bois. Brutalement tirée du sommeil, Charlotte mit quelques secondes avant de se rappeler où elle se trouvait : dans sa chambre du château de Versailles, bien sûr, où sa famille avait été obligée de se réfugier depuis que Paris n'était plus assez sûre. Cela faisait plusieurs mois, maintenant, que le roi, la reine et leurs deux enfants avaient déserté le palais des Tuileries, escortés par le régiment du marquis de La Fayette. Depuis, l'automne avait succédé au terrible été de 1789 et son 14 juillet sanglant. Charlotte conservait des images épouvantables de la foule huant et conspuant ses parents sur le chemin de l'exil. Une femme avait brandi une corde sur le passage du cortège, promettant à la reine que son corps se balancerait bientôt à un réverbère de la capitale. Des souvenirs qui hantaient encore les nuits de la jeune fille...

Se ressaisissant, Charlotte cala son dos contre un empilement d'oreillers et lança :

– Entrez !

Le ton restait catégorique, malgré l'inquiétude qui commençait à poindre. N'aurait-on pas dit des cris, au loin, dehors ? Au moins, une grande agitation. Comme à Paris, quelques mois plus tôt...

Un homme aux traits sévères, engoncé dans un uniforme d'officier, l'épée au côté, fit irruption dans la pièce.

– Il faut vous préparer, Madame, dit simplement l'intrus.

À onze ans, Charlotte avait déjà l'habitude qu'on l'appelle ainsi. N'était-elle pas Marie Thérèse Charlotte de France, dite « Madame Royale », fille aînée du roi Louis XVI et de la reine Marie-Antoinette d'Autriche ? Tout de même, parfois, ça lui paraissait drôle, surtout quand elle pensait aux jeux d'enfants qu'elle partageait encore avec son frère cadet.

– Monsieur de La Fayette ? s'étonna-t-elle. Que se passe-t-il ?

– C'est une révolution, Madame, lui rappela le marquis, pour l'heure responsable de la sécurité du château de Versailles et de ses illustres occupants. Je suis venu vous chercher, pour vous accompagner, ainsi que monsieur le Dauphin.

– M'accompagner... Où ça ?

– Jusqu'aux jardins, tout d'abord. Et puis, là où le vent nous portera.

Charlotte comprit aussitôt de quoi il parlait. Ainsi, le moment de la fuite était arrivé. Elle avait beau s'y préparer jour après jour depuis plusieurs semaines, la nouvelle ne lui en procura pas moins un pincement au cœur. Quitter Versailles, quitter la France, tout ce qu'elle avait toujours connu et aimé, s'avérait une épreuve difficile à affronter. Songeant à son frère, âgé de quatre ans

à peine, elle regretta de se montrer si égoïste. Le pauvre devait être effrayé!

– Je vais réveiller le Dauphin moi-même, monsieur, dit-elle.

La Fayette s'inclina.

– Faites vite, Madame.

Au diable l'étiquette et les convenances! Charlotte souleva le drap et sauta à bas du lit sans attendre que le marquis baisse le regard. Pieds nus sur le parquet froid, elle se précipita dans la chambre attenante. Là dormait le Dauphin, sous la surveillance de sa berceuse, Agathe, qui avait aussi tenu ce rôle auprès de Charlotte quand elle était plus jeune.

Dehors, les vociférations d'une foule en colère accompagnaient l'aube naissante. Derrière les carreaux des fenêtres, le ciel prenait une teinte lilas. Charlotte aperçut des soldats qui traversaient la cour, brandissant torches et fusils. Tout ce charivari n'empêchait pas cette bonne Agathe de ronfler comme un poêle au chevet du Dauphin, avachie entre les bras d'un fauteuil.

Charlotte secoua l'épaule de la berceuse. Celle-ci ouvrit d'un coup de grands yeux embués par la fatigue et l'incompréhension.

– Ah! s'exclama-t-elle d'une voix pâteuse. C'est vous, Madame? Il est donc déjà l'heure de se lever?

Puis, prenant conscience du remue-ménage, elle secoua ses joues rondes et lâcha, tristement:

– Non, ce n'est pas encore l'heure. Mais il ne faut pas traîner dans notre lit douillet...

Agathe se redressa d'un bond, coiffa son bonnet et rajusta ses jupons, complètement réveillée à présent. Penchée au-dessus du Dauphin, elle lui souffla quelques mots à l'oreille. L'enfant entrouvrit à peine les yeux. Tendrement, Agathe l'enveloppa dans une triple épaisseur

de soie bordée de dentelles et le pressa contre son sein généreux, afin de le maintenir au chaud et en sécurité.

– Là, là, tout va bien, susurra-t-elle encore. Madame votre sœur est venue nous chercher. Nous partons en promenade.

Charlotte prit alors la main d'Agathe dans la sienne pour l'entraîner hors de la chambre. Le contact avec la paume de son ancienne berceuse apaisa un peu l'angoisse de la fillette. Agathe avait été une deuxième mère pour elle. Ses chants l'avaient endormie chaque soir, pendant plusieurs années. Chaque matin, Charlotte avait ouvert les yeux sur le visage souriant de celle qui, peu à peu, avait pris la place de la reine dans son cœur. Non que Marie-Antoinette n'aimât pas ses enfants, mais elle ne savait pas montrer son affection aussi simplement qu'Agathe, jamais avare de cajoleries.

M. de La Fayette attendait en faisant les cent pas dans le couloir. Mince, élégant en toutes circonstances, il perdait rarement de sa superbe. Pourtant, ce matin, il ne cherchait pas à dissimuler sa nervosité. Signe que la situation était grave, sinon désespérée.

– Pressons-nous, commanda-t-il. Mes hommes ne vont pas retenir les émeutiers très longtemps.

Comme pour souligner les propos du marquis, une clameur s'éleva du côté des grilles du château, là où Charlotte imaginait sans peine les milliers d'hommes et de femmes massés, le poing levé, armés de piques, de fourches et de bâtons, la faim au ventre et la rage au cœur. Ni le roi ni la reine n'étaient responsables des mauvaises récoltes qui endeuillaient le pays depuis plusieurs saisons. Le peuple s'appêtait pourtant à leur faire payer les maux qu'il endurait. Cela, Charlotte avait du mal à le comprendre, encore plus à l'admettre.

Mais l'instant était mal choisi pour réfléchir aux causes de la Révolution !

Guidés par La Fayette, les enfants royaux et leur berceuse traversèrent une enfilade de salons et d'anti-chambres déserts. En l'absence des courtisans, Versailles ressemblait à un immense vaisseau fantôme, près de s'échouer sur les rivages de l'Histoire. Après maints tours et détours dans le somptueux labyrinthe conçu par Jules Hardouin-Mansard, ils arrivèrent finalement devant une porte ouvrant côté jardins.

– Par ici, Madame, indiqua La Fayette, s'effaçant pour laisser Charlotte sortir la première.

Les frimas du petit matin effleurèrent la peau de la jeune fille du bout de leurs doigts glacés. La froidure d'octobre avait gommé les couleurs vives du parc. Le givre blanchissait les pelouses. Une nappe de brume recouvrait les eaux du Grand Canal tracé par Le Nôtre, près d'un siècle et demi plus tôt. Cela n'empêchait pas l'endroit de grouiller d'une activité frénétique.

– Grands dieux ! lâcha Agathe, découvrant à son tour le spectacle qui se jouait dans le parc. Ainsi, c'est bien la fin !

Une armée de serviteurs, les bras chargés de pièces de mobilier, dévalisaient les appartements royaux, situés de part et d'autre de la galerie des Glaces. Ils avaient déposé leur butin en tas, au pied des escaliers qui dévalaient la terrasse dominant les jardins. Chacun emportait ce qu'il pouvait, en guise de gages que personne, sinon, ne paierait jamais. De toute façon, les émeutiers ne tarderaient plus à se livrer au pillage du château. Alors, autant rafler ce qui possédait de la valeur...

Postés en haut des marches, une poignée de soldats surveillaient les alentours, l'air nerveux. Aussitôt qu'ils aperçurent La Fayette, ils se raidirent au garde-à-vous.

Mais le marquis les ignora. Comme toutes celles et ceux présents sur la terrasse, il n'avait d'yeux que pour le géant qui déployait sa carcasse derrière la rambarde. Dans les premiers feux du crépuscule, la silhouette pansue évoquait celle d'une bête fantastique, tout droit issue d'une fable de l'Antiquité. Un monstre rond comme une lune pleine, à croire que l'astre était tombé du ciel à la faveur de la nuit pour se poser au bout du Grand Canal.

Charlotte se figea pour observer la créature gigantesque, impressionnée, comme chaque fois qu'elle contemplait de près la charlière royale. D'où se tenait la jeune fille, seule l'enveloppe de toile prisonnière d'un vaste filet était visible. Entièrement gonflée, elle s'élevait jusqu'à hauteur des toits, deux étages plus haut. La masse du château la dissimulait heureusement aux regards des révolutionnaires, rassemblés devant les grilles de l'entrée principale, côté ville.

Un petit homme entre deux âges surgit soudain au bas de l'escalier et fit signe aux nouveaux venus d'approcher.

– Monsieur Charles ! l'interpella Charlotte. Je ne savais pas que vous aviez rejoint Versailles.

– Si fait, Madame, rétorqua le savant. Hier, votre père a envoyé le marquis me chercher chez moi, avec mission de m'amener ici en toute discrétion.

– Le roi savait donc qu'il nous faudrait fuir ?

Jacques Charles acquiesça, gravement.

– La rumeur court Paris depuis quelques jours. Le peuple réclame que l'on jette votre famille en prison.

– Ne le sommes-nous pas déjà ici ? Nous n'avons pas le droit de quitter le château.

– Je crains que cette fois, c'est de la prison du Temple qu'il s'agit, Madame.

Les enfermer dans un cachot ! Comme de vulgaires voleurs... Décidément, Charlotte ne pouvait saisir les raisons qui motivaient la haine des nouveaux maîtres du royaume. Louis XVI avait-il jamais démerité de ses sujets ? Vraiment, tout cela dépassait l'entendement d'une fillette de onze ans !

– J'ai donné l'ordre de procéder au gonflement hier au soir, continua Jacques Charles, dès qu'on m'a averti qu'une foule s'était mise en route depuis Paris. Cela fait bientôt huit heures. L'opération est terminée, comme vous pouvez le constater.

En effet, la toile couverte d'un vernis caoutchouté avait atteint son volume maximal. Le ballon rempli d'air chaud se balançait lentement au vent mordant venu de l'est. Quatre filins le retenaient arrimé au sol, à l'aide d'autant de pieux fichés dans les pelouses.

– Diable d'engin ! commenta Agathe, tandis que le Dauphin montrait des signes de nervosité. Là, là, tout va bien, le rassura-t-elle en caressant sa nuque.

La petite troupe acheva de dévaler les marches et s'avança jusqu'à la nacelle d'osier suspendue sous l'enveloppe de la charlière. Le roi et la reine avaient déjà pris place à l'intérieur, emmitouflés dans des manteaux de laine. Louis avait le regard triste et las. Marie-Antoinette dissimulait mieux son dépit. Un pâle sourire étira ses lèvres rosies par le froid quand elle aperçut ses enfants.

Charlotte se précipita à la rencontre de ses parents. Il lui fallut grimper à l'escabeau tenu par un laquais pour pénétrer dans la nacelle. Le réchaud installé au centre du panier diffusait assez de chaleur pour l'empêcher de frissonner, mais Marie-Antoinette obligea malgré tout sa fille à passer une pelisse fourrée.

- Il fera encore plus froid, là-haut, dit-elle.
- Où allons-nous ? interrogea Charlotte.

– Loin d’ici, répondit son père. M. de La Fayette a tout arrangé. Un navire nous attend, prêt à lever l’ancre.

– Nous allons prendre la mer ?

Louis s’apprêtait à répliquer quand un mouvement de panique s’empara des serviteurs. Des mots inquiétants sautèrent de bouche en bouche, bientôt répétés en chœur par les soldats :

– Ils arrivent ! Ils ont franchi les grilles !

Ce fut aussitôt la débandade. Abandonnant sur place les objets trop encombrants, domestiques et femmes de chambre s’enfuirent à travers les bosquets des jardins, emportant avec eux qui une paire de chandeliers, qui un miroir ou une simple brosse à manche de nacre.

– Pourvu qu’ils s’en tirent, murmura Louis. Leur seul tort aura été de nous avoir servi jusqu’au bout.

Les cris de la foule déchaînée couvrirent bientôt la voix du roi.

– Hâtez-vous de prendre place, conseilla La Fayette, s’adressant à Agathe et Jacques Charles.

Galant, le savant laissa la berceuse passer devant lui sur l’escabeau.

– Ne nous secoue donc pas comme ça, bougre d’imbécile ! houspilla-t-elle le serviteur qui, terrorisé, ne parvenait plus à maîtriser le tremblement de ses bras.

L’homme bredouilla de vagues excuses, avant de tourner les talons et de prendre ses jambes à son cou.

– Ah, l’idiot ! s’écria Agathe.

C’est alors que les révolutionnaires déferlèrent sur la terrasse, repoussant le cordon de soldats sous la formidable pression de centaines, voire de milliers, de corps décharnés, rongés par la disette, mais animés par une volonté farouche de liberté. La troupe du marquis fut vite débordée. Les mille mains de la foule arrachèrent les armes des soldats. Un coup de fusil résonna, comme un

claquement de fouet. Agathe se figea, à califourchon sur le rebord de la nacelle. Elle eut l'air stupéfait. Ses lèvres s'entrouvrirent et elle remarqua, presque indifférente :

– Ils m'ont tuée...

Dans un ultime réflexe, elle déposa le Dauphin, qui pleurait de terreur, entre les bras de sa sœur aînée, murmurant :

– Prends soin de lui, ma douce Charlotte.

Puis Agathe s'effondra, tombant à la renverse, une fleur rouge s'épanouissant au creux de sa poitrine.

– Les misérables ! rugit La Fayette, l'épée au poing, prêt à engager le combat.

Mais Louis le dissuada d'intervenir :

– Il est trop tard, marquis. Je vous interdis de mourir ici. Vous devez nous sauver d'abord, vous en avez fait le serment.

– Comme il plaira à Votre Majesté...

D'un geste rageur, La Fayette abattit sa lame et sectionna un premier filin. Jacques Charles prit place à bord par ses propres moyens. Il se réceptionna tant bien que mal et s'attela sans tarder à vérifier le bon fonctionnement de ses instruments. Pendant ce temps, sur la terrasse, l'inégal combat prit fin quand le dernier soldat se rendit. La voix d'une femme s'éleva alors par-dessus les hourras victorieux :

– Le ballon ! Le Bourbon et l'Autrichienne sont dans le ballon !

– Attrapons-les avant qu'ils s'envolent ! Il ne faut pas qu'ils nous échappent ! s'exclama un vieillard, chevrotant d'indignation.

Virevoltant autour de l'appareil, La Fayette tranchait les filins d'arrimage les uns après les autres. Puis, d'un mouvement souple, il sauta dans la nacelle, sans lâcher son épée, tandis que la charlière royale s'animait,

secouant ses passagers. Le fond du panier d'osier racla le gravier avant que l'engin finisse par s'éloigner du sol. Sur la terrasse du château, les canons des fusils volés aux soldats furent aussitôt pointés en direction des fuyards.

– Baissez-vous, Vos Majestés! ordonna le marquis, alors que les balles se mettaient à siffler entre les cordages du filet.

Certaines atteignirent l'enveloppe – comment rater une cible d'une taille pareille? Heureusement, la couche de caoutchouc empêchait un simple trou de se muer en déchirure. Le peu d'air échappé serait remplacé par celui que le tuyau du réchaud insufflait dans l'énorme poumon de soie. Et une fois les fusils déchargés, plus rien à craindre de ce côté. Toutefois, par prudence, le roi et la reine se tassèrent du mieux qu'ils purent entre une malle et un rouleau de corde lesté d'une ancre de marine. Charlotte et le Dauphin se réfugièrent entre leurs parents. Jacques Charles, quant à lui, malgré sa frayeur, ne put s'empêcher de pester :

– Si j'en avais eu le temps et les moyens, j'aurais fabriqué de l'hydrogène! Au lieu de ça, il faut se contenter d'air chaud, comme pour une vulgaire montgolfière. Peuh!

La rivalité de l'aérostier avec les frères Montgolfier ne datait pas d'hier. Longtemps, ils s'étaient affrontés pour obtenir les faveurs du roi. L'ingéniosité de Jacques Charles avait fini par faire la différence. Ses charlières gonflées à l'hydrogène s'étaient avérées d'un usage plus pratique que les montgolfières. Mais produire le fameux gaz quatorze fois plus léger que l'air nécessitait l'emploi d'acide vitriolique et de limaille de fer en grande quantité – autant de matériaux dont le savant ne disposait plus.

– Nous sommes trop lourds, jamais nous ne parviendrons à nous élever suffisamment, gémit-il.

À travers un interstice dans le plancher de la nacelle, Charlotte vit en effet défiler une pelouse blanchie par le givre six ou sept pieds¹ plus bas seulement.

– Dans ce cas, lâchons du lest, proposa La Fayette.

Donnant l'exemple, le marquis s'empara d'un coffret en bois ouvragé, décoré de ferronneries artistement ciselées, qu'il expédia par-dessus bord sans autre forme de procès.

– Mes outils de serrurerie! se plaignit le roi. Bah, je suppose que je pourrai toujours m'en procurer d'autres...

– Désolé, sire, mais il va falloir se débarrasser de cette malle également, indiqua le marquis, désignant l'encombrant objet en question.

– Impossible! protesta la reine. Elle contient mes robes ainsi que mon nécessaire de toilette. C'est tout ce que j'ai pu emporter, avec quelques bijoux.

– Gardez ces derniers précieusement, vous en aurez l'usage, prophétisa La Fayette. Mais pour le reste...

Il n'acheva pas sa phrase, se pencha et saisit la malle par une poignée, avant de lui faire prendre le même chemin que le coffret de Louis. La garde-robe de Marie-Antoinette termina sa chute dans les eaux du Grand Canal avec un *plouf* retentissant.

– Voilà qui est beaucoup mieux, observa Jacques Charles. Nous gagnons de l'altitude. Mais ce n'est toujours pas suffisant.

– Aux grands maux les grands remèdes! rétorqua La Fayette.

Cette fois, le rouleau de corde et l'ancre y passèrent. La charlière s'éleva alors de plus en plus vite, dépas-

1. Le pied valait environ 32 cm. Six ou sept pieds valent donc environ 2 m.

sant la cime des arbres qui bordaient les allées du parc. Versailles prit d'un coup des allures d'une fastueuse maison de poupée, ses merveilleux jardins rapetissant à vue d'œil. Ils furent bientôt réduits à l'état de maquettes, semblables à celles des places fortes érigées par le génial Vauban au siècle précédent, et que Charlotte avait pu contempler à Paris où elles étaient exposées.

– Cette ancre nous aurait été fort utile, marquis, fit remarquer l'aérostier sur un ton de reproche.

– Estimez-vous heureux de ne pas peser bien lourd, monsieur. Peut-être souhaiteriez-vous faciliter notre fuite en regagnant la terre ferme par vos propres moyens ?

Jacques Charles parut réfléchir sérieusement à la question, avant de répondre :

– Vous avez fait le bon choix, certainement. Nous finirons bien par redescendre et nous arrêter d'une façon ou d'une autre !

CHAPITRE 2

Ivre de liberté

« **S**uspendu entre ciel et terre, on se sent si léger, libre de toute entrave, qu'on se croirait devenu un ange », songeait Charlotte, le regard perdu dans le bleu d'un azur tellement pur qu'il lui faisait monter les larmes aux yeux.

– Ne soyez pas triste, se méprit le roi, croyant qu'elle pleurerait la mort d'Agathe. Nous sommes en vie et nous le resterons, lui promit-il.

Si Charlotte éprouvait une peine sincère, celle-ci était toutefois tempérée par un sentiment d'exaltation comme elle n'en avait jamais connu. Peut-être ressentait-on la même chose pendant l'ivresse, elle l'ignorait. Toujours est-il que le vol de la charlière lui procurait une joie indescriptible.

Certaines personnes souffrent du mal des hauteurs et perdent leurs moyens sous l'effet du vertige rien qu'en se penchant à une fenêtre ouverte sur le vide. D'autres considèrent que Dieu n'a pas créé les hommes avec des ailes et que par conséquent le ciel ne leur appartient pas. Ceux-là ne savent pas ce qu'ils perdent ! Charlotte avait

l'impression que l'air lui était un élément aussi naturel que la terre ferme, en cet instant. Malgré le froid, malgré l'incertitude et la précarité de leur situation, elle savourait un bonheur évident. Comme si voler représentait tout ce qu'elle pourrait désormais attendre de l'existence, à présent qu'elle n'avait plus d'avenir royal.

– Oui, dit-elle. Nous vivrons, voilà ce qui importe.

Louis la pressa affectueusement contre son cœur. Il s'était toujours montré un père attentif au bien-être de ses enfants, quand les soucis de sa charge lui en laissaient l'occasion, bien sûr. Ou quand il ne se trouvait pas accaparé par ses travaux de serrurerie, lancé dans une partie de chasse ou encore captivé par l'étude d'une carte marine – autant de marottes qui avaient souvent distrait le roi de la dure réalité des affaires du royaume.

– Nous vivrons, répéta Marie-Antoinette, elle aussi attendrie.

La reine déposa un baiser sur le front du Dauphin, dont les pleurs finirent par se tarir. Charlotte sourit à sa mère. Celle-ci lui sourit en retour. La jeune fille ne se souvenait pas qu'elles aient partagé pareille complicité depuis longtemps. Dire qu'il avait fallu que le peuple de France se soulève pour en arriver là!

Plus émue qu'elle ne voulait le laisser paraître, Charlotte reporta son attention sur le panorama survolé par le ballon. Le vert des prés et le brun des labours composaient une mosaïque anarchique où s'ouvraient comme des fissures sombres: les rivières et ruisseaux qui arrosaient cette terre agricole. À l'est, le disque du soleil reposait en équilibre sur la ligne floue de l'horizon. Sur Paris, où devait maintenant courir la nouvelle: la famille royale a pris la fuite! Les prisonniers de Versailles se

sont évadés avec la complicité de La Fayette, pourtant favorable à la Révolution, mais pas à ses débordements sanguinaires...

Bien peu de gens avaient contemplé la campagne de France d'un pareil point de vue : Jean-François Pilâtre de Rozier et le marquis d'Arlandes, les premiers aérostiers de l'Histoire, pour le compte des frères Montgolfier, en 1783. M. Charles, évidemment, et Noël Robert, qui l'avait assisté dans la construction d'un prototype de ballon gonflé à l'hydrogène et s'était envolé avec lui depuis le jardin des Tuileries, à la fin de la même année. Suite à ce succès, d'ailleurs, le roi s'était pris de passion pour la toute jeune science de l'aéronautique. Il avait commandé la construction d'une charlière royale, capable d'embarquer un groupe de passagers pour plusieurs heures de vol, et suivi sa conception de près. L'appareil avait été au point deux ans plus tard. Louis l'avait fait transférer à Versailles, où la place ne manquait pas pour se livrer aux expériences du voyage aérien. Très vite, ce nouveau loisir avait viré à l'obsession. Louis s'était mis à rêver à une flotte de ballons, qu'il appelait sa « marine céleste », capable de franchir la Manche pour transporter les troupes françaises sur le sol de l'ennemi héréditaire – l'Anglais. Il avait confié ce projet à Jacques Charles, lui assurant un soutien financier sans limites, mais, hélas, des troubles imprévus avaient bientôt agité les provinces du royaume. Un hiver rigoureux, de mauvaises récoltes, et ce fut la disette. Un second hiver tout aussi peu clément, et les réserves de farine s'épuisèrent. La disette devint famine. Le peuple gronda. On vida les greniers royaux, mais ça ne suffit pas. Déjà, la Révolution germait dans les esprits. Et 1789 était arrivé, tourbillon de folie qui avait chamboulé l'existence de Charlotte.

L'œil rivé sur le cadran de son baromètre, Jacques Charles interrompit le cours des pensées de la fillette :

– Nous avons presque atteint deux mille pieds¹, annonça-t-il.

– Comment le savez-vous ? demanda La Fayette.

– Plus on s'élève, plus la pression baisse, avec régularité. Il suffit de convertir en pieds la gradation de mon appareil.

– Vous auriez dû embarquer aussi un thermomètre. On gèle !

– Pas encore, mais il s'en faut de peu, répliqua l'aérostier, plus sérieux qu'un pape. La température décroît avec l'altitude. Toutefois, nous ne grimperons pas plus haut.

– Pourquoi ?

Le roi répondit à la place du savant :

– Parce que nous avons brûlé l'essentiel de notre combustible pour gonfler la toile et que notre réchaud ne nous servira bientôt plus à rien, marquis. Sans compter que des trous dans l'enveloppe laissent échapper un air précieux. Or, il faut chauffer celui-ci pour qu'il se dilate, et c'est en se dilatant qu'il provoque une force ascensionnelle.

– Je vois, Sire. Autrement dit, sans feu, nous ne nous maintiendrons pas très longtemps en l'air.

– Assez pour mettre pas mal de distance entre les révolutionnaires et nous, corrigea Jacques Charles. Nous pouvons entretenir le foyer en y jetant tout ce qui peut brûler à bord. D'après mes calculs, si le vent d'est continue à souffler, nous pourrons parcourir une douzaine de lieues² avant d'être obligés de nous poser.

1. Donc environ 700 mètres.

2. La lieue valait environ 4 km. Une douzaine de lieues valent donc ici environ 50 kilomètres.

– Il ne reste pas grand-chose pour attiser les flammes, objecta La Fayette. Je donnerai volontiers ma tunique, mais après...

– Essayez donc avec ceci, intervint alors Marie-Antoinette.

Des poches de son manteau, la reine retira plusieurs paquets de lettres enrubannées. Une volumineuse correspondance, qu'elle remit sans la moindre hésitation entre les mains du marquis.

– Madame, je ne puis accepter, protesta celui-ci.

– Considérez qu'il s'agit de la dernière exigence de votre reine, monsieur. Ces lettres m'ont été adressées par les membres de ma famille, depuis l'Autriche. J'ai renoncé à tous les biens que je possédais dans mon pays natal en épousant le roi de France. Aujourd'hui, je ne suis plus que l'épouse de Louis Auguste Bourbon, puisque la Révolution a jeté mon mari au bas de son trône. Mais je lui reste fidèle et je refuse de trahir le serment fait devant Dieu le jour de nos noces. Aussi, brûlez donc ces papiers, marquis ! Je fuis l'Autriche et la France dans le même temps, pour vivre avec les miens une nouvelle existence. Le passé ne m'intéresse plus.

Les lettres disparurent donc, l'une après l'autre, dans le ventre flamboyant du réchaud. La Fayette sacrifia une partie de son uniforme, conservant seulement sa chemise, son pantalon et ses bottes, ainsi que son épée et sa ceinture, dans laquelle il avait glissé le canon d'un pistolet. Tout était bon pour alimenter le feu aussi longtemps que possible. Jacques Charles et Louis firent eux aussi don de quelques vêtements. Ainsi, l'aérostier put-il maintenir le ballon à une altitude raisonnable, là où un courant bienvenu facilitait sa dérive vers l'ouest. Toutefois, après deux heures d'un vol sans histoire, il fallut se

rendre à l'évidence : la charlière commençait à perdre de l'altitude.

– Nous sommes redescendus à mille cinq cents pieds, constata Jacques Charles en consultant de nouveau son baromètre.

– Il est bientôt midi, observa pour sa part La Fayette, d'après la position du soleil dans le ciel. *L'Aurore* nous attendra jusqu'à demain matin, en rade de Saint-Malo. Son capitaine me l'a promis. J'espère qu'il tiendra parole, je l'ai payé assez cher !

– Ne nous inquiétons pas de cela pour l'instant. Il va d'abord s'agir de trouver le moyen d'atterrir en un seul morceau.

– Comment vous y prenez-vous d'habitude ?

– La méthode la plus simple consiste à laisser traîner une ancre au bout de sa corde et attendre qu'elle accroche une branche d'arbre, expliqua patiemment M. Charles. Alors un aérostier descend le long de la corde, rejoint le sol, attrape un filin, et il suffit ensuite de haler le ballon à la force des bras, puis de l'arrimer. Mais il nous faudra improviser une autre manière d'atterrissage...

La Fayette jugea préférable de ne pas faire de commentaire, puisqu'il était responsable de la disparition de l'ancre. Une fois le réchaud éteint, faute de pouvoir nourrir le feu, la charlière amorça donc une lente mais inexorable chute. Plusieurs centaines de pieds sous la nacelle défilait un paysage de bocages, semé ici et là de hameaux et de fermes solitaires, reliés par de simples chemins de terre. Quelques cours d'eau serpentaient entre les vertes parcelles où paissaient de maigres troupeaux. De minute en minute, le décor bucolique se rapprochait du ballon. Beaucoup trop vite au goût de son concepteur :

– Il faut encore larguer du lest, sans quoi le choc sera rude. Marquis, aidez-moi à soulever le réchaud.

Les deux hommes empoignèrent chacun un côté du petit poêle de fonte empli de braises tièdes. Puis, avec un grognement d'effort, ils le basculèrent par-dessus bord. L'appareil s'abattit comme un boulet de canon au milieu d'un pré, mille pieds plus bas, dispersant une neige de cendres dans son sillage.

– C'est mieux, dit Charles, mais pas encore suffisant. L'enveloppe a perdu plus d'air que prévu. La faute à ces maudits trous percés par les balles de vos fusils, marquis!

– Vous m'en voyez navré, ironisa ce dernier. Mais à moins qu'il pousse soudain des ailes à notre ballon, je ne vois pas comment ralentir sa course. Nous nous sommes débarrassés de tout le poids superflu.

– Pas encore, non.

– Comment cela? Il ne reste plus rien dans cette nacelle, ses passagers mis à part.

– Et je vous ai déjà fait comprendre que je n'étais pas candidat au plongeon, rétorqua l'aérostier.

Un éclair de compréhension illumina le regard de La Fayette.

– Je crois que j'ai saisi, fit-il en tirant son épée du fourreau.

C'était également le cas de Louis. S'adressant à son épouse, il demanda:

– Voulez-vous me confier le Dauphin? Vous n'aurez pas la force de vous retenir d'une seule main au filet de sustentation. M. Charles s'occupera de Charlotte.

Le savant acquiesça, mais la reine ne l'entendit pas de cette oreille:

– J'ai mis cet enfant au monde après avoir perdu un premier fils, rappela-t-elle. Je ne laisserai pas la mort me reprendre celui-ci. En aucun cas.

Face à une telle détermination, Louis n'insista pas.

– Comme il vous plaira. Veillez sur lui, et je veillerai sur vous deux.

Joignant le geste à la parole, Louis se hissa dans le filet, prenant appui du pied sur le rebord de la nacelle. Quoique corpulent, le roi ne méritait pas la réputation de mollesse que ses ennemis lui attribuaient pour se moquer. À trente-cinq ans, c'était encore un homme en pleine possession de ses moyens physiques. Après avoir assuré sa position en crochant ses jambes aux mailles du filet, il se pencha vers Marie-Antoinette, la main tendue. Il l'amena ensuite à sa hauteur, avec précaution, et la retint serrée tout contre lui. Pelotonné contre sa mère, le Dauphin affrontait la situation avec courage, sans plus se plaindre. La reine, quant à elle, ne montra aucune hésitation à jouer les acrobates en plein ciel. Tout juste si elle pâlit en jetant un coup d'œil en contrebas. Les prés s'étaient encore rapprochés.

– Six cents pieds, indiqua Jacques Charles, consultant une dernière fois son baromètre avant de le glisser dans sa poche.

Puis, empoignant Charlotte par la taille, il s'installa à son tour dans le filet, face au couple royal, afin d'équilibrer le poids du ballon.

– Tenez bon, Madame. Imaginez-vous sur une escarpolette.

Drôle de balançoire, en vérité ! Mais Charlotte n'avait pas peur. Grisée par l'altitude, elle goûtait la saveur de la liberté, incomparable à nulle autre. Elle volait, et en ce jour du mois d'octobre de l'année 1789, elle sut, sans l'ombre d'un doute, que sa vie venait de prendre un sens nouveau. Ce fut pour elle une véritable révélation. Adieu, Madame Royale ! Adieu, la perspective un peu effrayante du mariage avec le prince d'un empire voisin de la France.

Charlotte ne suivrait pas l'exemple de sa mère. Ce jour-là lui fut comme une seconde naissance.

Mais avant de songer à vivre une nouvelle existence, encore fallait-il ne pas mourir dans un stupide accident de ballon...

– À vous de jouer, marquis ! s'écria Louis. Tranchez !

– À vos ordres, Sire.

L'épée de La Fayette frappa sans relâche jusqu'à ce que la nacelle se retrouve seulement suspendue par deux points d'attache, situés chacun dans un angle opposé. Presque désolidarisé de la toile, le grand panier d'osier se mit à brimbaler en tous sens, agité par le vent. La Fayette dut se retenir d'une main au filet pour ne pas suivre le même chemin que le réchaud.

– Je ne voudrais pas vous presser, fit Jacques Charles, mais, à vue de nez, je dirais que nous ne sommes plus qu'à trois cents pieds... Et nous tombons encore trop vite !

– Serviteur, monsieur ! s'exclama le marquis, abattant son épée avec une redoutable précision pour sectionner d'un coup l'avant-dernier filin.

La nacelle se déroba soudain sous les semelles de ses bottes et La Fayette se balança au-dessus du vide. Il lui fallut se déhancher et mouliner furieusement de son bras armé, avant de réussir à trancher le dernier filin. La nacelle fut aussitôt avalée par le vide. Le ballon amputé devint fou. Il tournoya sur lui-même, telle une toupie céleste, soumis au caprice d'un courant facétieux. Marie-Antoinette poussa un cri et le Dauphin se remit à pleurer.

– Cent cinquante pieds ! avertit M. Charles.

Il resserra son étreinte autour des épaules de Charlotte. Elle le sentait trembler de tout son être. D'entre les lèvres

du savant s'échappèrent les premiers mots d'une prière, entrecoupés d'indications techniques :

– Cent pieds...

Charlotte aurait voulu lui dire de ne pas avoir peur. Elle souhaitait qu'il partage sa confiance. Comment lui faire comprendre qu'ils ne risquaient rien ?

– Cinquante... Oh mon Dieu !

Le fâte d'un grand chêne venait de surgir devant la toile ramollie. La Fayette eut tout juste le temps de relever les jambes. Le talon d'une de ses bottes accrocha un bouquet de feuilles qu'il éparpilla au passage. Mais, déjà, derrière l'arbre apparaissait le toit de chaume d'une bicoque. Impossible de l'éviter.

– Tenez bon, Madame ! s'écria Jacques Charles, fermant les yeux.

Puis, ce fut le choc.